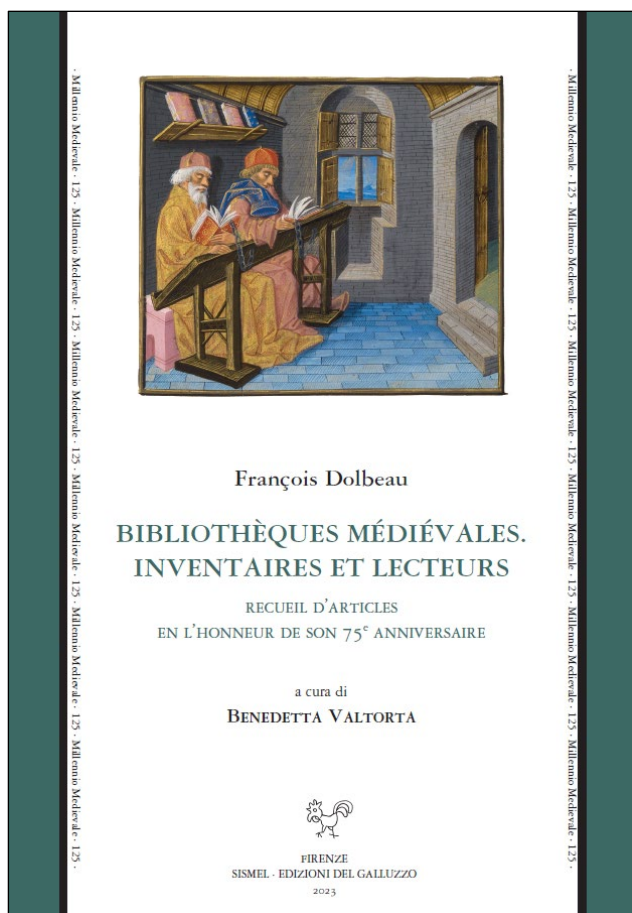


Hommage de M. Jacques DALARUN



M. François DOLBEAU, *Bibliothèques médiévales. Inventaires et lecteurs. Recueil d'articles en l'honneur de son 75^e anniversaire*, Valtorta éd. (Florence, SISMEL-Edizioni del Galluzzo, 2023).

« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie l'ouvrage de François Dolbeau intitulé *Bibliothèques médiévales. Inventaires et lecteurs. Recueil d'articles en l'honneur de son 75^e anniversaire*, a cura di Benedetta Valtorta, Florence, SISMEL-Edizioni del Galluzzo, 2023 (Millennio medievale, 125 ; Strumenti e studi, n. s. 48), XVII-440 pages. Notre savant confrère restera célèbre comme un des plus grands découvreurs de sources de sa génération, avec l'« invention » de plus d'une trentaine de sermons de saint Augustin et d'innombrables textes, notamment mais pas exclusivement hagiographiques, autant

d'inédits mis au jour par ses soins. C'est également, sur la lignée de son maître, notre défunt confrère André Vernet, et en compagnie de trop rares chercheurs comme notre consœur Pascale Bourgain, un spécialiste de l'histoire des bibliothèques médiévales, tant il est vrai que les textes ne prennent tout leur sens que dans le volume qui les porte et que ce volume prend sens à son tour dans l'entité qu'il forme avec ses compagnons au sein d'une bibliothèque communautaire ou privée. Aussi est-ce une excellente initiative de la part de la *curatrice*, Benedetta Valtorta, *ricercatrice* à l'Université de Trente, dix ans après la parution du volume *Amicorum societas. Mélanges offerts à François Dolbeau pour son 65^e anniversaire*, études réunies par Jacques Elfassi, Cécile Lanéry et Anne-Marie Turcan-Verkerk, Florence, SISMEL-Edizioni del Galluzzo, 2013 (Millennio medievale, 96 ; Strumenti e studi, n. s. 24), XIV-1022 pages, d'avoir réuni douze articles de François Dolbeau, dont un inédit, tous consacrés à l'univers des bibliothèques médiévales, mais qui ne constituent pourtant qu'une sélection dans les travaux que l'auteur a consacrés à ce sujet. Les onze articles déjà publiés l'ont été de 1978 à 2011 et s'assemblent souvent par deux (voire par trois), lorsque François Dolbeau est revenu sur un sujet qu'il avait auparavant traité pour l'enrichir de nouvelles données ou de nouvelles analyses. En voici la liste, avec les dates de parution :

1. « Les usagers des bibliothèques », 1989 et 2008 ;
2. « Quelques aspects des relations entre bibliothèques d'établissements religieux (XII^e-XV^e siècles) », 1991 ;

3. « Un nouveau catalogue des manuscrits de Lobbes aux XI^e et XII^e siècles. I. Présentation et édition du texte », 1978 ;
4. « Un nouveau catalogue des manuscrits de Lobbes aux XI^e et XII^e siècles. II. Commentaire et tables », 1979 ;
5. « La Bibliothèque de Lobbes, d'après ses inventaires médiévaux. Bilan et perspectives », 2007 ;
6. « La bibliothèque de l'abbaye d'Hasnon, O. S. B., d'après un catalogue du XII^e siècle », 1988 ;
7. « Deux catalogues inédits de bibliothèques médiévales », 2004 ;
8. « Trois catalogues de bibliothèques médiévales restitués à des abbayes cisterciennes (Cheminon, Haute-Fontaine, Mortemer) », 1988 ;
9. « Un catalogue fragmentaire des manuscrits de Saint-Remi de Reims au XIII^e siècle », 1988 ;
10. « La bibliothèque de Saint-Remi de Reims au temps d'Hincmar (845-882) », inédit ;
11. « La bibliothèque des dominicains de Bâle au XV^e s. : fragment inédit d'un catalogue alphabétique », 2011 ;
12. « La bibliothèque des dominicains de Bâle au XV^e s. : fragments inédits d'un catalogue topographique », 2011.

Ces douze articles sont précédés d'une photo souriante de notre confrère, d'un « Sommaire », d'une « Tabula gratulatoria », d'une « Introduzione » de la *curatrice*, d'un « Avant-propos » de l'auteur où il évoque ce « goût prononcé pour les livres » qui l'a saisi dès l'enfance et la mémoire de ses guides dans le domaine des bibliothèques anciennes, Pierre Petitmengin et André Vernet. Les douze articles sont suivis de copieux « Addenda et corrigenda » (p. 365-392), de treize très belles planches reproduisant des manuscrits cités dans le texte, de trois *indices* (« des manuscrits cités », « des auteurs et des ouvrages anonymes », « des noms de lieu et de personne »), enfin d'une « Liste des planches et illustrations ».

Les deux premiers articles nous plongent dans le monde des bibliothèques médiévales, avec un soin du détail et un sens de l'évocation qui rend concrète et vivante cette exploration. C'est là un des talents de François Dolbeau : rendre sensibles les milieux qu'il étudie ; on se souvient, dans le même esprit, de ses articles « Comment travaillait un compilateur de la fin du VIII^e siècle : la genèse du *De ortu et obitu patriarcharum* du Pseudo-Isidore » (1998), ou « Les hagiographes au travail : collecte et traitement des documents écrits (IX^e-XII^e siècles) » (1992). Dans le premier article du présent volume, on relit avec délectation la page de Richard de Bury sur le comportement des étudiants en bibliothèque (p. 17-18*), que vient étayer (et relativiser) une myriade de notations collectées par François Dolbeau au travers des manuscrits originaux, des éditions de sources ou de la bibliographie ; un comportement auprès duquel les agissements de « Mr Bean in Library » paraissent presque respectueux.

Des dix autres articles, la richesse ne saurait être évoquée en peu de pages : on y trouve la mise au jour de mentions de textes antiques ou médiévaux inconnus (ce que François Dolbeau définit dans son « Avant-propos », p. XIX, comme « la part de rêve »), de textes peu diffusés ou de textes dont la présence dans tel ou tel fonds éclaire un pan de l'histoire intellectuelle. Mais ce qui fait la parfaite unité de l'ensemble, outre la thématique commune, c'est la méthode

* La pagination citée est la pagination basse, propre au recueil, non la pagination haute des articles originels.

pleine d'acribie, de rigueur et de bon sens que l'auteur applique avec un profit constant. Il part d'un constat : les catalogues de bibliothèques médiévales sont maintenant inventoriés d'une manière globalement satisfaisante ; c'est le cas, en particulier, pour le territoire de l'actuelle France, dont les catalogues anciens sont connus à la fois par l'ouvrage de Jean-François Genest, Anne Chalandon et Anne-Marie Genevois, *Bibliothèques de manuscrits médiévaux en France. Relevé des inventaires du VIII^e au XVIII^e siècle*, Paris, CNRS Éditions, 1987, et par celui de Birger Munk Olsen, associé étranger de notre compagnie, *L'étude des auteurs classiques latins aux XI^e et XII^e siècles*, t. III/1, *Les classiques dans les bibliothèques médiévales*, Paris, CNRS Éditions, 1987. Mais restent deux progrès décisifs à opérer : compléter ces recensements par de nouvelles découvertes et, surtout, éditer, localiser et dater les documents décrivant les fonds médiévaux.

Pour ce qui est des découvertes, François Dolbeau met à profit, entre autres, une idée qui lui est chère et qui a souvent prouvé sa justesse et sa fécondité : les papiers des érudits des Temps modernes, en particulier des XVII^e et XVIII^e siècles, fourmillent de copies de documents médiévaux le plus souvent fiables et pourtant sous-exploitées. Qu'on voie, parmi tant d'autres, le dialogue à distance qu'il instaure avec Jean Mabillon (p. 168-170). Nombre des catalogues qu'exhume François Dolbeau, ou d'identifications d'ouvrages permettant à leur tour de localiser un fonds proviennent ainsi des notes d'érudits, pour la plupart conservées au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale de France. Je ne m'attarde pas sur ce point, judicieusement mis en relief par Benedetta Valtorta dans son « Introduzione » (p. XI-XII).

Le deuxième soin de notre auteur est de publier, le plus possible, ces catalogues de bibliothèques médiévales, qu'ils soient strictement médiévaux ou transmis par l'érudition moderne : « Si l'on désire mettre en valeur le patrimoine livresque des bibliothèques publiques de France, il est donc urgent d'établir un programme systématique d'édition ou de réédition de tous les inventaires médiévaux qui nous sont parvenus » (p. 240). Ainsi édite-t-il un très copieux catalogue de Lobbes (p. 61-80), dont chaque volume est commenté dans l'article qui suit (p. 84-123), ce qui représente à la fois un travail titanesque et un apport inestimable à la connaissance du paysage intellectuel d'une abbaye bénédictine des plus prestigieuses (qu'on voie, pour s'en convaincre, la table des auteurs et des ouvrages anonymes qui suit, p. 123-138) ; un catalogue d'un établissement canonial dédié à Saint-Étienne (p. 178-179) ; un catalogue qui se révélera être celui de Notre-Dame d'Eu (p. 190-192) ; des catalogues de Cheminon (p. 210-213) et Haute-Fontaine (p. 217-219) et des extraits de celui de Mortemer (p. 222-229 et 234-237) ; des catalogues fragmentaires de Saint-Remi de Reims (p. 248-254 et 262-265) ; deux catalogues de la bibliothèque des dominicains de Bâle, l'un alphabétique (p. 311-314), l'autre topographique (p. 333-342). Systématiquement, les œuvres dont le titre est donné dans ces listes sont identifiées, de même que sont livrées les cotes des manuscrits aujourd'hui conservés.

La troisième tâche à laquelle s'attelle François Dolbeau – et non la moindre – est de localiser et dater les documents qu'il découvre, reprend ou publie : « Une liste de livres est en effet presque inutilisable, si on ne peut l'attribuer à un établissement particulier » (p. 208). « Un catalogue de bibliothèque médiévale, s'il est dépourvu de titre et non localisé, perd beaucoup de son intérêt, parce qu'un historien des textes a besoin de cartographier la diffusion des œuvres qu'il étudie » (p. 301). La détermination du lieu d'origine du catalogue peut suivre diverses voies : les recoupements avec d'autres listes de livres du même fonds ; les manuscrits conservés

du fonds en question ; les lectures d'un auteur actif dans la communauté religieuse détentrice de la bibliothèque ; les documents liturgiques ou hagiographiques qui sont en lien avec une région, voire un établissement précis – un art auquel excelle évidemment François Dolbeau. Comme il le note plusieurs fois, il fournit ainsi les matériaux disponibles pour une histoire intellectuelle dont il dit en général, avec la modestie qui le caractérise, laisser le soin à autrui (alors que ses études sur les bibliothèques de Lobbes, de Saint-Remi de Reims ou des Dominicains de Bâle sont en elles-mêmes de grandes pages d'histoire intellectuelle, sans la moindre afféterie). Ainsi assiste-t-on, comme le dit justement Benedetta Valtorta, au « sviluppo del metodo raffinato che porterà Dolbeau alle scoperte che hanno accompagnato tutta la sua carriera e che non hanno quindi nulla di casuale » (p. XVII).

Tout au long de ces étapes, François Dolbeau illustre ce qu'est véritablement l'érudition critique (son érudition, de fait, est époustouflante, mais il faut insister sur l'adjectif) : il ne néglige jamais les travaux antérieurs, mais n'hésite pas à remettre en cause leurs conclusions, en conservant toujours une parfaite courtoisie à l'égard de ses devanciers : ainsi le débat qu'il noue avec Jonathan J. G. Alexander à propos d'un catalogue qui finira par être identifié comme celui de la bibliothèque d'Hasnon (p. 165-174), mais aussi le progrès décisif qu'il opère par rapport aux travaux de Frederik M. Carey sur la bibliothèque de Saint-Remi de Reims (p. 242-245), du moment où il établit que les cotes anciennes du fonds rémois se distribuaient entre diverses sections au sein desquelles les nombres romains reprenaient à chaque fois à partir de I (p. 268).

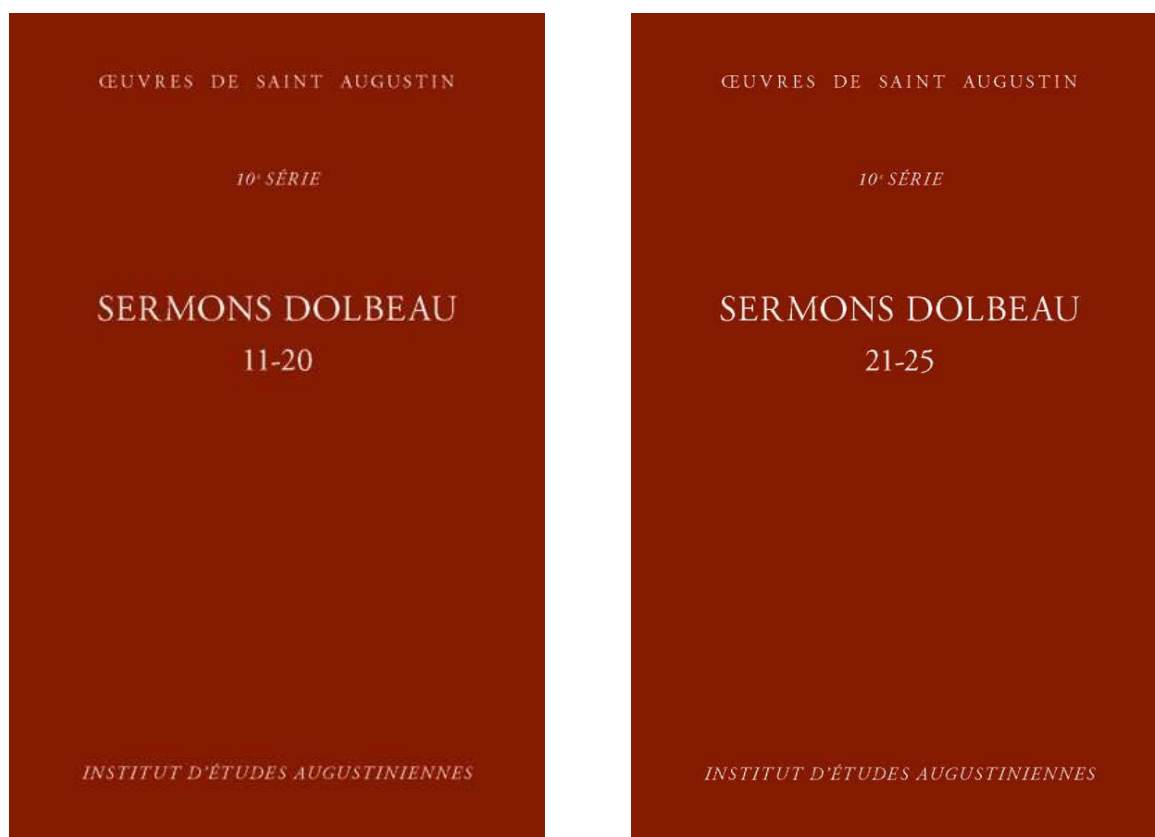
François Dolbeau applique en premier lieu cette méthode à ses propres analyses. D'une part, il repousse le plus loin possible la conclusion d'une enquête (qu'il s'agisse de localisation ou de datation) et attend pour ce faire d'avoir accumulé le plus d'indices possibles afin d'éviter de succomber à la première intuition (on est frappé du parallèle avec sa méthode ecdotique, qui diffère le moment crucial où il faut « relever » le stemma) ; ainsi dans la discussion sur l'inventaire F² de Lobbes (p. 51-52) et dans la conclusion globale à laquelle il parvient en dernière instance (p. 54) : « Face à une telle convergence des arguments internes et externes, on peut tenir pour acquis que le modèle de F livre l'état de la bibliothèque de Lobbes depuis 1049 jusqu'au milieu du XII^e siècle (*ca* 1158-1160), c'est-à-dire au moment de sa plus grande splendeur » ; ou encore, à propos de l'inventaire de la bibliothèque des dominicains de Bâle : « Notre conclusion intermédiaire était donc fausse, mais sa valeur est restée intacte sur le plan heuristique, car elle était d'une approximation suffisante pour ne pas dévoyer la suite de l'étude » (p. 306). D'autre part, une fois la recherche aboutie, il n'a de cesse de soumettre ses conclusions passées à la même saine critique : ainsi, à propos d'un bifolium inséré en tête du *Palatinus latinus* 153 de la Bibliothèque vaticane, « j'avais d'abord pensé qu'il s'agissait d'une table ancienne ou d'instructions destinées à un rubricateur : l'hypothèse d'une *cedula* expédiée par un bibliothécaire à un confrère du voisinage, en quête d'un modèle pour compiler un nouveau légendier, est à la réflexion infiniment plus vraisemblable » (p. 43) ; ou encore, à propos de la liste I du fonds de Lobbes, « je me suis prononcé jadis, avec hésitation, en faveur d'une liste d'acquisitions. À la réflexion, je serais porté aujourd'hui à renoncer à cette solution » (p. 141). Ces repentirs font pleinement partie de l'avancée de la connaissance et, de ce point de vue, les « Addenda et corrigenda », qui s'appliquent à mettre à jour des enquêtes s'étendant sur presque un demi-siècle de recherche, sont une mine exceptionnelle d'informations. Un exemple parmi tant d'autres : « p. 58 n. 55 : note à supprimer ; j'ai depuis identifié les *Damasi episcopi*

versus de Praetextato avec le *Carmen contra paganos* (CPL 1431) » (p. 369) ; ou encore, à propos d'un catalogue de Normandie qu'il n'avait pas définitivement identifié, mais pour lequel il avait « proposé en première ligne Notre-Dame d'Eu », confirmation de cette hypothèse est venue de la présence des armes des victorins dans le premier tome du recueil où figure le catalogue (p. 384), ce que Dominique Poirel avait également relevé dans *Les deux Vies de Robert d'Arbrissel, fondateur de Fontevraud. Légendes, écrits et témoignages – The Two Lives of Robert of Arbrissel, Founder of Fontevraud : Legends, Writings, and Testimonies*, éd Jacques Dalarun et al., Turnhout, Brepols Publishers, 2006 (Disciplina monastica, 4 ; Fontes, 1), p. 624-626.

Enfin, face à la pluralité de solutions potentielles à un problème donné que lui suggèrent la bibliographie ou ses propres hypothèses, François Dolbeau tranche toujours de la même manière (comme il le fait d'ailleurs, autre parallèle, dans sa pratique ecdotique), en faveur de « l'hypothèse la plus économique » (P. 261). Le rasoir d'Ockham reste, en dernière instance, le critère qui permet de raison garder et de cheminer vers la résolution des énigmes que les sources offrent au maître érudit comme autant de joyeux défis. Si ce volume trouve sa lointaine origine dans un « goût prononcé pour les livres » et les bibliothèques (un euphémisme, tandis que Benedetta Valtorta n'hésite pas à parler d'un « libro appassionato », p. XVII), il est aussi un discours de la méthode en action, à l'épreuve des sources, dans la polyphonie de la recherche et sous l'égide de la raison. »

Hommage de M. François DOLBEAU

M. François DOLBEAU et M^{me} Martine Dulaye, des *Sermons Dolbeau 11-20* et *Sermons Dolbeau 21-25* (Turnhout, Brepols, *Bibliothèque Augustinienne 77B et 78A*, 2023).



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de leurs auteurs, deux livres parus fin 2023 dans la collection « Bibliothèque Augustinienne » (= BA), une série dont je vous ai déjà entretenu, qui a pour ambition de publier en latin et en français l'ensemble des œuvres d'Augustin d'Hippone. Ces livres constituent les tomes 2 et 3 de la dixième série, consacrée aux *Sermones ad populum*. Intitulés *Sermons Dolbeau 11-20* (BA 77B) et *Sermons Dolbeau 21-25* (BA 78A), ils comptent respectivement 507 et 490 pages. L'hommage du tome 1 (*Sermons Dolbeau 1-10*) a été fait le 5 mars 2021 (CRAI 2021, p. 380-382). Un tome 4 et dernier, qui traitera des *Sermons Dolbeau 26-32* (BA 78B), est en voie d'achèvement.

Ces différents volumes ont été préparés dans le cadre de l'Institut d'Études Augustiniennes, dans un séminaire qui réunit une douzaine de patristiciens autour de Martine Dulaye, directrice d'études honoraire à la Section des Sciences religieuses de l'École Pratique. Le volume 77B renferme dix sermons édités séparément entre 1992 et 1994 et regroupés, mais sans traduction, en 1996. Tous proviennent d'une même collection, dite de Mayence-Grande-Chartreuse. Le volume 78A ne renferme que cinq sermons, mais beaucoup plus longs, publiés entre 1991 et 1994 et regroupés aussi en 1996, qui appartiennent à une autre collection, dite de Mayence-Lorsch. Ces deux séries, d'époque tardo-antique, ont été transmises par un même

sermonnaire, copié durant la deuxième moitié du XV^e siècle pour les chartreux de Mayence (Mainz, Stadtbibliothek I 9). L'une et l'autre ont été préservées dans leur teneur originelle et regroupent des sermons qu'Augustin prêcha en majorité hors d'Hippone, son siège épiscopal.

Depuis leur parution, ces divers sermons ont suscité un énorme intérêt et de nombreuses contributions originales sur des aspects variés, textuels, historiques ou théologiques. Il était donc devenu nécessaire d'en proposer une version renouvelée, tenant compte des progrès enregistrés depuis l'édition princeps, des hypothèses émises par les chercheurs et des discussions sur les points controversés. Les avant-propos de chaque volume indiquent les noms des collaborateurs et regroupent la bibliographie portant sur les textes qui suivent. Chaque sermon est précédé d'une introduction particulière qui mentionne, dans la mesure du possible, les lectures du jour et commente les circonstances de lieu et de temps. Puis les pages paires fournissent le texte latin, revu par moi, et un apparat critique allégé ; les pages impaires, la version française accompagnée de courtes notes (références bibliques et parallèles significatifs). En fin de volume, des notes complémentaires, plus ou moins étendues, portent sur des questions justifiant une présentation plus détaillée.

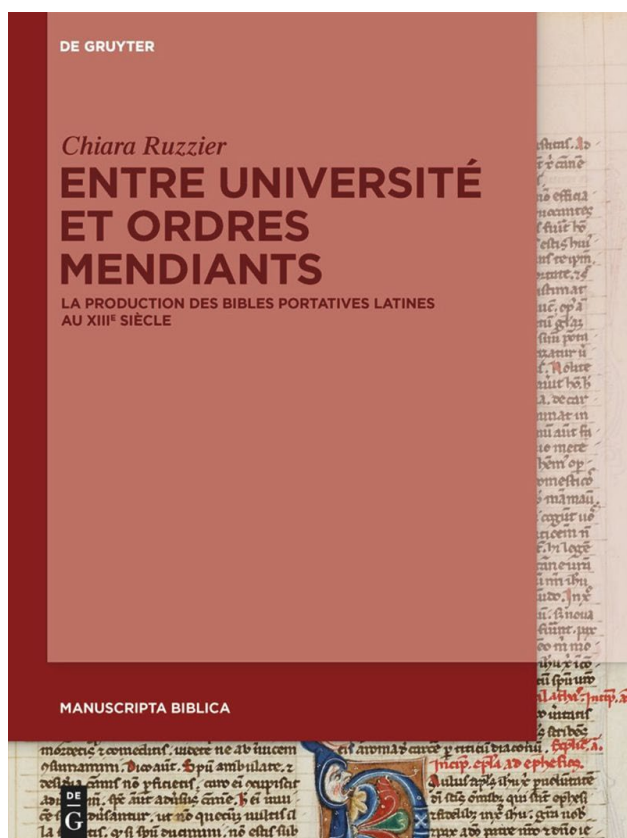
Dans le manuscrit de Mayence, aucun sermon n'est insignifiant, mais certains ont une thématique plus originale. Dans le tome 77B, il faut ainsi évoquer le sermon 11, « Sur l'amour de Dieu et du prochain », contemporain de la rédaction des *Confessions*, où figure la sentence : « La mesure d'aimer Dieu est de l'aimer sans mesure », ou encore les sermons 19-20, prêchés à la suite, qui commentent le discours johannique sur le pain de vie, et font une distinction – qui eut un grand succès au Moyen Âge – entre *credere Christum*, *credere Christo* et *credere in Christum*. Il est probable que les sermons 16 et 17 ont été prononcés aussi à la suite ou à quelques jours de distance, devant le même auditoire, et cela vaut également pour les sermons 12 et 13, qui traitent du lien conjugal. La transmission par petits blocs est un phénomène récurrent dans la prédication d'Augustin et semble remonter à une pratique courante des sténographes antiques. Ce tome 77B contient vingt-six notes complémentaires, dus à neuf auteurs différents, sur des sujets variés, comme la parabole du fils prodigue, la doctrine du mariage, le figuier stérile, les martyrs in *occulto*, le pain céleste, la foi de Pierre et celle des démons, etc.

Les cinq sermons du tome 78A sont, comme je l'ai dit, nettement plus longs et proviennent tous de la série dite de Mayence-Lorsch. Trois au moins furent prêchés durant l'hiver 403-404, au cours d'une même campagne de prédication, à Carthage (s. 22) et dans de petites localités de Proconsulaire intérieure : Thignica (s. 21) et Boseth (s. 25). Les deux dernières cités évoquent clairement l'entrée solennelle de l'empereur Honorius à Rome, à l'automne 403, et l'orateur entend y convaincre les païens de la véracité du christianisme, garantie par la réalisation actuelle d'anciennes prophéties. Le s. 22, prononcé à Carthage, s'adresse à des auditeurs plus cultivés : plutôt que d'un sermon, il s'agit d'une conférence d'exégèse « sur les trois façons de parler du Christ dans les Écritures ». Le s. 23 (ou s. 374 augmenté), prêché à l'Épiphanie, procure le texte original d'un sermon qui se lisait auparavant sous une forme réduite au sixième, selon un procédé qui paraît avoir été habituel durant le haut Moyen Âge. Ce tome contient douze notes complémentaires, dues à quatre auteurs différents : « Verbe et parole humaine », « Les mages, “prémices des nations” », « L'usage liturgique de l'encens au temps d'Augustin », « Les objections des païens contre la foi chrétienne », etc. Il serait fastidieux d'énumérer ici chacun des rédacteurs, traducteurs et réviseurs. Les contributions majeures sont dues à Isabelle Bochet,

autrice de onze notes complémentaires ; à Martine Dulaey et Marie Pauliat, qui chacune en ont rédigé quatre ; à Jérôme Lagouanère, Pierre Descotes et Jérémie Delmulle, qui en ont signé trois.

Les sermons de Mayence, préservés dans un recueil postérieur à l'invention de l'imprimerie, sont d'une richesse d'informations exceptionnelle. Ils continuent de susciter de multiples travaux, dont certains nous sont parvenus trop tard pour être pris en compte. Voici, à titre d'exemple, un livre commentant la formule *Credere in Christum* du s. 19 : N. A. Cherry, *Believing into Christ : Relational Faith and Human Flourishing*, Waco, TX, 2021, et un article consacré au s. 21, dû à S. Aounallah - A. Mastino - A. Corda - P. Filigheddu, « L'homélie d'Augustin adressée aux habitants de Thignica dans l'hiver 403-404 et leur conversion tardive au christianisme : la lente disparition du culte impérial », *Diritto @ Storia. Rivista Internazionale di Scienze Giuridiche e Tradizione Romana*, 18 (anno XIX), 2021 (en ligne).»

Hommage de M^{me} Nicole BÉRIOU



Chiara Ruzzier, *Entre Université et ordres mendiants. La production des bibles portatives latines au XIII^e siècle* (Berlin, de Gruyter, *Manuscripta Biblica* 8, 2022)

« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de son auteur, le livre de Chiara RUZZIER, *Entre université et ordres mendiants. La production des bibles portatives latines au XIII^e siècle*, préface d'Ezio Ornato, Walter de Gruyter GmbH, Berlin – Boston, 2022 (*Manuscripta Biblica*, 8), 338 p., 5 annexes, 166 tableaux statistiques, 14 graphiques, 22 planches en couleur.

Les livres manuscrits de petite dimension sont attestés de tout temps au Moyen Âge – par exemple les livrets contenant une seule vie de saint, ou les copies miniaturisées des Évangiles à l'usage des moines irlandais itinérants. Toutefois, leur multiplication est caractéristique du XIII^e siècle dans la chrétienté latine, alors que s'affirme la production de masse de manuscrits contenant le texte intégral de la Bible (« pandectes ») dans des formats dont les plus petits avoisinent celui des futurs volumes in-16^o des imprimeurs : un exploit dû au professionnalisme du milieu artisanal qui les a confectionnés en maîtrisant les contraintes simultanées de maniabilité, de lisibilité et de solidité.

1732 exemplaires de la production des bibles portatives, dont la liste figure en fin de volume (annexe 1), ont été recensés par Ch. Ruzzier pour lui fournir la base documentaire de l'ouvrage, qui expose les résultats d'un immense travail de recherche d'abord présenté en thèse de doctorat. Ce nombre imposant et l'homogénéité de la production légitiment la démarche de l'auteur. Elle a choisi de soumettre les bibles d'un format transportable à un examen systématique, particulièrement approfondi dans les 357 exemplaires qu'elle a tenus en mains (liste descriptive dans l'annexe 2), et pour le reste, fondé sur l'apport inégal des descriptions fournies par les catalogues. Son analyse est élaborée selon les méthodes de la codicologie qualitative qui s'illustre depuis une quarantaine d'années en tant que science auxiliaire précieuse dans l'analyse d'ensembles organiques de livres médiévaux, comme le rappelle dans sa préface Ezio Ornato, initiateur de ces méthodes avec Carla Bozzolo. L'objectif est de vérifier et de préciser, par la mesure réfléchie des données descriptives, ce que d'autres avant elle avaient commencé à observer (Christopher de Hamel, Robert Branner, Laura Light et Eyal Poleg notamment), et de mieux identifier, chemin faisant, les constantes et les variations d'une production écrite qui doit ses performances à l'extrême habileté des artisans du livre à l'époque considérée.

Le contexte est celui d'une activité intense de l'étude de la Bible dans les écoles, qui prolonge et amplifie le travail exégétique du XII^e siècle dans le nouveau cadre universitaire parisien, et tout autant celui de l'essor de l'activité des frères mendiants, qui fondent leur engagement pastoral sur une étude diligente de la Bible. Du fait de leur choix d'un mode de vie itinérant, ils ont besoin de disposer de bibles de petit format, très vite considérées par eux comme un outil personnel que chacun pouvait garder sa vie durant, à son usage propre. Si les Évangiles ont été revendus par saint François et saint Dominique comme la source de la spiritualité qui les animait, la prédication au peuple, rapidement devenue la tâche fondamentale des frères, prenait appui sur toute la Bible, base de l'exégèse scolaire, et indispensable support de la connaissance du message religieux qu'il leur fallait pouvoir consulter à loisir.

Le premier chapitre rappelle « les avatars de la Bible latine jusqu'au XIII^e siècle », afin de rendre plus perceptible le renouvellement qui s'amorce au tournant de ce siècle, en lien avec le travail d'exégèse mené dans les écoles urbaines. L'attention au sens littéral des textes oriente les préférences vers un ordre des livres de l'Ancien Testament par blocs successifs (historiques, doctrinaux, prophétiques) ; la nouvelle division des livres en chapitres (capitulation) profite de l'autorité d'Étienne Langton pour s'imposer ; on exploite volontiers le sens des mots hébreux selon la liste constituée par saint Jérôme et depuis lors enrichie. Suivent en deux chapitres la présentation du corpus documentaire en général (ch. 2), dont sont exclus les inventaires de bibliothèques et les documents d'archives, trop laconiques pour répondre aux exigences de la codicologie quantitative, puis un focus sur les manuscrits conservés (ch. 3). Le constat qui en ressort est que faute d'indications de dates précises et/ou de lieux de production, hélas très rares, il faut multiplier les observations sur toutes les caractéristiques matérielles et textuelles des bibles portatives pour approcher au mieux ces données, au moins par périodes et par pays, en distinguant pour la France le cas particulier de Paris, qui cumule la densité du réseau des écoles où se pratique l'exégèse de la Bible, le grand nombre de clients potentiels et l'atout d'ateliers de fabrication du livre actifs et performants, en lien avec l'activité commerciale des stationnaires. On en retient l'indigence des informations sur l'Espagne, qui a sans doute peu

produit en ce domaine, et la singularité de l'Italie où les bibles portatives sont produites plus tardivement et sous une forme un peu moins miniaturisée qu'en France (graphique p. 44), tandis que l'Angleterre occupe dans ce panorama une position médiane. Puis l'examen affiné des contenus textuels (livres bibliques et autres textes ajoutés) au chapitre 4 permet de discerner les critères les plus parlants d'un point de vue statistique : la prépondérance de l'ordre des livres bibliques facilitant l'étude littérale, de Paris jusqu'en Italie du nord ; le recours quasi systématique à la capitulation des livres, la nouvelle capitulation s'ajoutant en marge ou se substituant à l'ancienne ; l'omniprésence d'un glossaire des noms hébreux. Le sort singulier du livre des Psaumes est mis en évidence, qu'il soit absent des pandectes parce qu'il reste dans les esprits un livre à part, ou qu'il y soit le seul élément copié sans titres courants, sans qu'on en discerne la raison. D'autres critères qui auraient pu révéler des ensembles cohérents tombent, comme les textes des prologues introduisant les livres bibliques : leur variété d'un manuscrit à l'autre interdit toute tentative de mesure significative de cette donnée dans l'ensemble du corpus.

Les aspects matériels appellent ensuite une analyse minutieuse et systématique dont il est impossible de rendre compte en détail, tant les résultats en apparaissent complexes et nuancés dans les quatre chapitres qui leur sont consacrés. L'auteur y examine successivement : au chapitre 5, les supports (avec une réserve bienvenue sur l'idée d'un usage massif des peaux de veaux mort-nés) et la structure matérielle (les cahiers et leurs marques de succession permettant de les ordonner, les techniques de réglure) ; au chapitre 6, la mise en page, assez peu différenciée d'un pays à l'autre en matière de schémas de réglure, exception faite de l'Angleterre, tandis que pour le remplissage de la page, les solutions expérimentées en France, spécialement à Paris, assurent une belle lisibilité grâce à des compositions aérées, en profitant de la finesse des feuilles, obtenues par un traitement expert du parchemin, pour accroître le nombre des feuillets, donc des pages d'écriture, sans qu'il en résulte une épaisseur excessive du volume. Quelques considérations sur l'écriture, plutôt homogène, et sur les copistes, parmi lesquels une femme est identifiable (chapitre 7) et une analyse plus fouillée des types de décor et de leur usage très nettement fonctionnel (chapitre 8) complètent la pesée attentive des éléments matériels. L'expérience acquise par Ch. Ruzzier à partir de l'observation directe des manuscrits dont la production est localisée avec certitude dans tel ou tel pays l'a aussi encouragée à mettre en évidence dans le chapitre 9 les indices pouvant être utiles à d'autres chercheurs pour tenter de localiser les bibles dépourvues de décoration peinte. Enfin, la question de l'usage des bibles portatives fait l'objet du dernier chapitre. Ces manuscrits sont-ils des objets de luxe ou des outils de travail ? Qui en ont été les commanditaires et les possesseurs ? Ici comme ailleurs, les conclusions sont prudentes, faute de traces directes en nombre suffisant. Du moins la demande des frères mendiants est-elle indéniable, tandis que celle des maîtres et des étudiants, faute d'avoir laissé des traces patentes, est retenue comme plausible en combinant plusieurs indices indirects : la place de la Bible dans les études et le coût dissuasif des grandes bibles glosées ; la forte implication des stationnaires parisiens, dont la clientèle est en bonne partie universitaire, dans la production des bibles portatives à l'aide du système de la *pecia* ; les legs de certains maîtres à Paris et Oxford ; les emprunts en bibliothèque de ces petites bibles, attestés par le registre de prêt du collège de Sorbonne au XV^e siècle. Un autre trait remarquable est la forte circulation des bibles portatives produites en France – et dans une moindre mesure,

de celles produites en Italie –, dans tous les pays européens non producteurs, sans que cette diffusion résulte d'une stratégie commerciale particulière comme ce sera le cas de certains incunables.

C'est donc bien entre université et ordres mendiants qu'il convient de situer, comme le propose le titre, la production des bibles portatives latines au XIII^e siècle, d'une ampleur sans précédent (ces livres portatifs représenteraient 60% de toute la production des pandectes conservés) mais dans un laps de temps étonnamment court, entre l'essor décisif des années 1230-1240 et le net déclin quelques décennies plus tard. Outre cet affinement des données chronologiques, Ch. Ruzzier met en question l'équation trop simpliste : « Bible de Paris = bible portative = bible d'origine parisienne » en constatant qu'au moins 45% des bibles portatives ont été réalisées hors de France, ce qui la conduit à prendre en compte la diversité des lieux de production. Sa méthodologie fondée sur l'approche quantitative des données, recourt à l'appui de très nombreux tableaux statistiques et graphiques commentés, ce qui aide à discerner et analyser le professionnalisme des artisans. Confrontés au défi de la miniaturisation d'un livre fait pour un usage personnel assidu, ils ont créé avec une réelle ingéniosité ces bibles de très petites dimensions (l'un des plus anciens exemplaires datés, le manuscrit Dôle BM 15 réalisé en 1234, est de 162x108 mm), dont l'imprimerie commencera à produire à son tour l'équivalent par la taille dans les années 1520 seulement.

La manière dont Ch. Ruzzier restitue la dynamique de cette production manuscrite dans son bel ouvrage, enrichi d'un ensemble suggestif de planches qui reproduisent vingt-deux feuillets de divers manuscrits à leur taille réelle approximative, est exemplaire. Sur cette assise, on se prend à rêver des prolongements qu'elle-même envisage au terme de son étude, à la fois sur la production, au XIII^e siècle, de bibles de dimensions supérieures et sur la production, mal connue, des manuscrits de la Bible dans les deux siècles suivants, sur parchemin et aussi désormais, plus modestement, sur papier. »